

A la Sainte-Catherine

LÉGENDE

On était en novembre. Il neigeait, les flocons
Comme de blanches fleurs s'accrochaient aux buissons
Blancs étaient les sentiers et blanche l'aubépine
C'était, en ce jour-là, la Sainte-Catherine.

L.-P. LEMAY.

Colette ne voulait point coiffer sainte
Catherine !

On le savait depuis longtemps au vil-
lage des Rassis, aussi chaque année, les
malins qui la voyaient toujours sans
amoureux, ne manquaient-ils pas d'aller
lui présenter leurs plus sincères con-
doléances.

Ils se préparaient encore en 187... à
recommencer leur sempiternel refrain,
sous la fenêtre de la belle découragée
quand, dès la matinée du 25 novembre,
une nouvelle incroyable, stupéfiante, se
répandit par tout le village : Colette
avait avoué en secret, à une intime, que
c'était sa dernière Sainte-Catherine, et
que la journée ne se passerait point sans
que l'on vit du nouveau.

Quel "nouveau" pouvait-il y avoir ?
Colette allait-elle se marier ?

On devine si les commérages allaient
leur train. D'où venait le futur ? était-il
blond, châtain, brun ou roux ? avait-il

un air gauche ou gracieux ? était-il riche ? Nul ne le savait, car pour tous, jusque
là, l'amant de Colette était resté invisible. Pour la première fois, la fiancée avait
été discrète, et tellement discrète qu'on ne savait encore comment elle avait pu
garder son secret aussi longtemps.

Mais la journée n'était pas finie, et les commères devaient passer par bien
d'autres surprises.

A peine midi sonnait-il au clocher, qu'on vit un commissionnaire s'arrêter de
porte en porte, et déposer à toutes les maisons de la localité, des cartes d'invita-
tion pour un parti de *tire* chez... personne ne le croyait, plusieurs allèrent
acheter des lunettes, d'autres en empruntèrent... chez Colette !!!

Evidemment, la fin du monde était proche. Colette faire des invitations,
et générales encore ! mais où mettrait-elle tout ce monde ! comment pourrait-
elle le recevoir décemment ? elle n'avait pour tout abri qu'une vieilleasure à
peine soutenue par des poutres vermoulues ; elle l'habitait, seule avec son
frère, un bossu, qu'on évitait parce qu'il avait la réputation de jeter des malé-
fices ; et puis, quel mobilier primitif garnissait leur intérieur : une table, des
chaises, un poêle et quelques bottes de foin !

On avait donc grande hâte de voir le soir arriver, afin d'avoir la clef de
toutes ces énigmes.

Il vint enfin, avec des flocons de mousses blanches qui voltigeaient dans
les airs comme ces touffes de blanc duvet que la brise promène sous la feuillée,
aux premiers effluves du printemps, et ce fut en foule qu'on se rendit chez
Colette. Là, nouvelle surprise. Les invités furent un bon quart d'heure sans se
reconnaître. Si la chaumière de Colette était restée la même à l'extérieur, l'in-
térieur avait subi une transformation grandiose... féerique. Les poutres
vermoulues avaient disparu sous des lambris dorés ; des colonnes de
marbre, enguirlandées des roses les plus fraîches et les plus odoriférantes,
soutenaient une voûte teinte d'azur et étoilée de marguerites et de bou-
tons d'or ; des massifs de fleurs rares et de ramilles de sapins, disséminés
ça et là, dans ce nouveau parterre, digne pendant du jardin
d'Armide, remplissaient l'enceinte des parfums les plus suaves
et les plus aromatiques.

Ce qui surprit encore davantage les invités, ce fut Colette
elle-même : rajeunie, embellie, gracieuse comme une sylphide,
blanche comme un lys, elle qui était si noire auparavant !

Il n'y avait plus moyen d'en douter, l'amant de Colette
devait être un grand prince, un prince riche et puissant, mais
on ne le voyait nulle part ! où était-il donc ? se cachait-il der-
rière ces riches tentures aux plis enchanteurs qui masquaient
les fenêtres et les portes ; se conservait-il pour la fin de la
soirée, afin de créer une sensation ?

Tout semblait l'indiquer. En attendant, les commen-
taires allaient leur train. Les jeunes filles étaient émer-
veillées de la grâce de Colette, et auraient donné tout ce
qu'elles possédaient pour être belles comme elle, une mi-
nute seulement... une seconde. Quant aux anciens, ils ho-
chaient la tête, en se disant que tout ce qu'ils voyaient

n'était pas naturel, qu'il devait y avoir du sortilège quelque part, et que cela
pourrait bien finir par tourner mal. Un fait surtout semblait leur donner raison,
c'était l'isolement de Colette. Les jeunes galants du village auraient été au comble
de leurs désirs, s'ils avaient pu seulement s'approcher de Colette, et la prier
d'avance, de danser avec eux, vers la fin de la fête, malheureusement, Colette
restait inabordable, et, après bien des efforts réitérés et des tentatives toujours
infructueuses, les plus braves durent céder devant le cercle infranchissable qui
semblait maintenir la reine de la soirée, hors de toute atteinte. Et pourtant, elles
les invitait à s'approcher, leur adressait ses plus charmants sourires, elle se per-
mettait même des minauderies, et soulignait son gracieux babillard des moues les plus
séduisantes.

Lorsque le sirop, dont on entendait crépiter les bulles odoriférantes dans un
immense vase doré, fut suffisamment cuit, et qu'on voulut l'étirer, les invités
furent témoins d'un nouveau phénomène ; de couleur d'or qu'elle était, la *tire* prit
les teintes les plus variées, personne n'en avait de la même couleur : ici elle était
rose, orange, blanche, là, violette, azurée, pourprée, et on aurait dit du nectar,
tant elle était délicieuse au goût. Aussi, fut-elle regardée comme la meilleure qui
ait jamais été faite dans le village. On s'imagine si les invités lui firent honneur
en la croquant sommairement ; ils ne pouvaient s'en rassasier, tant elle était ex-
cellente, et ils en auraient bien mangé jusqu'au matin, si un orchestre invisible,
qui attaquait un quadrille à faire danser les pierres, n'était venu leur rappeler
qu'il fallait faire trêve à la gourmandise. Aussitôt, tout le monde fut sur pied,
personne ne pouvait résister au charme, à l'entraînement de ces accords si fan-
tasques et si guillerets. Vieux comme jeunes, infirmes comme non infirmes, tous
se mirent à danser avec un entrain, une légèreté dont ils se croyaient incapables.

Contre l'attente générale, on vit Colette danser seule ; le cercle se mainte-
nait autour d'elle, et aucun danseur ne parvenait à l'approcher.

Soudain, on entendit sonner minuit.

Colette pâlit.

Au dernier coup du cadran, un grand tumulte se fit dans la salle. Les massifs
se mirent en mouvement et joignirent la danse ; les marguerites et les boutons
d'or de la voûte qui semblait maintenant embrasée tombèrent comme une pluie
de feu ; les lumières, jusque là si étincelantes et si blanches, prirent les teintes
d'un brasier ; il en fut de même de tout ce qu'il y avait dans la salle : fleurs, co-
lonnes, massifs, tentures, tout semblait flamboyer.

On dansait, dansait toujours, de plus en plus vite, et, malgré la frayeur des
invités qui auraient voulu se voir à cent lieues, personne ne put quitter le tour-
billon rapide qui entraînait les couples malgré eux, et il fallut danser et danser
encore, sans qu'on pût prévoir comment tout cela finirait. Puis on vit les massifs
se réunir et entourer Colette, lui former un berceau de feuillages et de rameaux
pourpres, sous lequel s'éleva bientôt deux trônes : un personnage tout de rouge



Tous les ans, sur l'heure de minuit, on voit une forme blanche errer sur les ruines maudites. — (Voir page 469)